

**FRANTIŠEK PALACKÝ, ERNEST DENIS ET
THOMAS GARRIGUE MASARYK :
LE PROTESTANTISME DANS LE RÉCIT HISTORIQUE
ET DANS L'IDÉE NATIONALE TCHEQUES
AU XIX^e SIECLE**

PATRICK CABANEL

L'histoire des pays tchèques, et celle de leurs relations avec la France, proposent, à la fin du XIX^e siècle, une énigme et un paradoxe. L'énigme tient à la place dévolue à un Français d'origine et de carrière, Ernest Denis (1849-1921), dans le récit de l'histoire tchèque : pourquoi ce Nîmois, devenu professeur à la Sorbonne, a-t-il pu être unanimement considéré, dans la Prague de la Belle Epoque et de l'entre-deux-guerres, comme le second historien national, continuateur de František Palacký, comme un « Michelet mis par la France à la disposition de la Bohême », selon la juste expression du ministre français de l'instruction publique, Anatole de Monzie, en 1925¹ ? Pourquoi la statue qui lui a été élevée à Nîmes contient-elle, sur le flanc droit, une poignée de terre prise à la Montagne blanche, le lieu de la grande défaite des Tchèques, en

1. « L'inauguration du monument d'Ernest Denis », *Le Monde slave*, octobre 1925, p. 137.

1620² ? L'Institut français de Prague comme l'Institut d'études slaves de Paris portent le nom de Denis : c'était aussi le cas, dans l'entre-deux-guerres, de l'une des gares de Prague, les deux autres portant les noms du président Masaryk (1850-1937) et du président Wilson : étonnante trilogie³ !

Le paradoxe, lui, tient à la place exorbitante prise par deux fois, par le protestantisme, dans le nationalisme tchèque du XIX^e siècle, alors même que les Tchèques sont majoritairement catholiques : pourquoi tant de protestants parmi les Eveilleurs, comme Masaryk ne manqua pas de le remarquer, et pourquoi une telle importance accordée au hussisme et à la Réforme dans le récit de l'histoire tchèque qui s'élabore alors ? Peut-être l'énigme et le paradoxe trouveront-ils un éclairage dans leur confrontation : il existe entre Denis, Palacký et Masaryk, des *correspondances* que cet article voudrait mettre à jour, autour d'un protestantisme historiquement vaincu, mais historiographiquement dominant, et particulièrement à l'aise au siècle de l'histoire et de la nation. Le religieux et le national semblent en effet se confondre, sinon dans l'histoire tchèque, au moins dans son récit : encore que ce soit dans un sens passablement différent, car affirmant une ouverture sur l'universel (à la façon française des « grands principes » de 1789), de celui que peuvent alors promouvoir les nationalismes polonais, russe ou serbe, pour ne rien dire de la future affirmation slovaque autour du catholicisme.

La gloire de Denis dans la jeune Tchécoslovaquie, son rôle indéniable dans l'affirmation du nationalisme tchèque au tournant du

2. Denis y est représenté tenant entre ses mains son principal ouvrage, *La Bohême depuis la Montagne blanche* ; sur le socle, la République française accueille la jeune république tchécoslovaque avec un geste protecteur (cliché dans l'article de Jacques Poujol, « Au pays de Vaclav Havel », *Réforme*, 9 juin 1990, pp. 6-7). Dans son discours prononcé à la Montagne blanche, le 27 septembre 1925, Joseph Susta, professeur à l'Université Charles de Prague, déclarait : « Cette poignée de terre de la Montagne blanche, que nous envoyons en France, portera au grand ami français de notre patrie son touchant salut. Mais pourquoi, la question malgré nous nous vient aux lèvres, pourquoi la poignée de terre qui doit faire ce pèlerinage lointain vers le midi ensoleillé de la France doit-elle venir précisément du sombre plateau qui devint le calvaire de notre nation, où ont commencé pour nous les jours terribles du désespoir, des pleurs et de l'humiliation ? ». L'orateur répond : Denis a été l'historien de l'époque des Habsbourg, ce que Palacký n'avait pu ou voulu être, une époque « au centre de laquelle se dresse comme un tragique point d'exclamation la Montagne blanche » (*Le Monde slave*, octobre 1925, p. 151).
3. Trilogie protestante, comme on va le voir.

siècle puis dans la création du nouvel Etat, ne sont le fait ni du hasard, ni même de la traditionnelle sympathie des intellectuels français, depuis Michelet, envers les nationalités d'Europe centrale. Ils s'expliquent par une conjoncture historique et culturelle précise (l'après-1870 en France), et par la circulation de références particulières. Denis, à ce titre, est une figure éclatante de passeur, d'intermédiaire culturel entre la France républicaine et la nation tchèque : en même temps qu'il sert d'exact maillon, chronologique et intellectuel, entre Palacký et Masaryk, il contribue et continue à « inventer⁴ » avec eux un récit de l'histoire tchèque et une définition de la nation qui ont pesé sur le déroulement de l'histoire, et continuent peut-être à le faire.

LA PLACE DES PROTESTANTS DANS L'ÉVEIL NATIONAL TCHÈQUE AU XIX^e SIÈCLE : DE KOLLÁR A MASARYK

Deux chiffres, tout d'abord, doivent être rappelés. Un hasard statistique assez extraordinaire a voulu que soient alors quasiment identiques les proportions de protestants, en France et en Bohême-Moravie, deux ensembles fortement catholiques. La France en comptait 2,35 % avant la perte de l'Alsace-Lorraine (et environ 1,6 %, surtout des calvinistes, après cette date) ; Bohême et Moravie comptent, en 1890, outre 96 % de catholiques et 1,5 % de juifs, 2,3 % de protestants (calvinistes, surtout des Tchèques, et luthériens, surtout des Allemands)⁵. Le rapprochement des deux situations aidera à comprendre la part exceptionnelle prise par les protestants, et par le protestantisme, dans le nationalisme tchèque et dans le contenu donné à l'identité tchèque, contre toute logique démographique dans le rapport de forces interconfessionnel : après tout, les protestants français, encore plus minoritaires que leurs co-religionnaires tchèques, ont su insuffler, sinon leurs idéaux, du

4. Selon le beau livre de Benedict Anderson, *L'imaginaire national*, Paris, La Découverte, 1996 [1983].

5. Chiffres donnés par Marie-Elisabeth Ducreux dans un important article, « Entre catholicisme et protestantisme : l'identité tchèque », *Le Débat*, n° 59, mars-avril 1990, pp. 106-125 [p. 123]. Masaryk rapporte des chiffres équivalents pour l'année 1910 : 157 000 protestants tchèques, soit 2,4 % des 6 500 000 habitants tchèques de la Bohême-Moravie, outre 153 600 protestants allemands (*La résurrection d'un Etat. Souvenirs et réflexions, 1914-1918*, Paris, Plon, 1930).

moins une forte direction d'idées, à la Troisième République, au grand déplaisir, du reste, des tenants d'un national-catholicisme⁶ qu'il serait sans doute intéressant de rapprocher du nationalisme slovaque de l'entre-deux-guerres, emmené, on le sait, par des prêtres, Andrej Hlinka puis Mgr Josef Tiso.

Ainsi ont pu faire les protestants tchèques. Masaryk n'a pas manqué de le remarquer, avant d'en tirer d'importantes conclusions historiques et philosophiques :

« A côté de Palacký, on peut citer Kollár, qui lui aussi a pris son point de départ dans notre Réforme. [...] Le fait décisif est que, comme Palacký, il était protestant et que tous deux avaient le sentiment de se rattacher confessionnellement et religieusement à la Réforme. [...] Avec Kollár, on peut et on doit encore citer Šafařík, lui aussi Slovaque et protestant. Est-ce un hasard que les trois principaux chefs de notre renaissance aient été des protestants ? »⁷

Le grand slavisant français Louis Leger, l'aîné d'Ernest Denis, et Languedocien lui aussi (il est né à Toulouse en 1843), faisait la même remarque dès 1876, à la mort de Palacký⁸. Les Slovaques Jan Kollár, auteur en 1824 du célèbre poème *La fille de Slava*, et Josef Šafařík, devenu le premier grand scientifique de langue... tchèque, sont effectivement des luthériens, anciens élèves du lycée luthérien de Presbourg (Bratislava), venus à Prague se mettre au service de la cause tchèque⁹. Quant à Palacký, sur l'œuvre duquel je vais revenir, on sait qu'il est un descendant direct des Frères moraves, les héritiers authentiques du hussisme.

6. J'emprunte cette expression, entre autres, à l'ouvrage de Inman Fox, *La invención de España*, Madrid, Catedra, 1997, chap. VIII.

7. *La résurrection d'un Etat...* op. cit., p. 471. Palacký ajoute : « Est-ce aussi un hasard que le fondateur de la slavistique [Dobrovský] ait été un prêtre sans doute, et même un jésuite, mais qui était franc-maçon et disciple de Descartes ? ».

8. « L'historien national de la Bohême. François Palacký », *Bibliothèque universelle et Revue Suisse*, 1876, pp. 252-77 et 391-414.

9. C'est par ailleurs un enseignant du même lycée de Presbourg, L'udovit Štúr, qui impose dans un congrès réuni en 1851, pour langue slovaque moderne, la *sturovčina*, un dialecte du centre, relativement éloigné du tchèque, et accepté par les catholiques et les protestants, en dépit de l'opposition de Kollár et Šafařík qui rêvaient déjà d'une union, à partir du fait linguistique, des Tchèques et des Slovaques. Avant Štúr, deux formes de slovaque avaient été successivement rejetées, comme trop particularistes : la *bibličtina*, un dialecte tchèquisant issu de la Bible de Kralice (version tchèque de la Bible, réalisée par les hussites), et la *berňoláčina*, un dialecte codifié par le prêtre catholique Anton Bernolák.

Reste le problème posé par Masaryk lui-même, appartenant au protestantisme non par la naissance, contrairement aux trois premiers, mais à la suite d'une maturation intellectuelle, voire, en partie, sous l'influence de son épouse. Dans ses entretiens avec Karel Čapek, Masaryk a clairement rappelé ses impressions d'enfant catholique de Moravie du sud face aux protestants :

« J'avais entendu dire que non loin de chez nous, à Klobouky, vivaient des protestants, des calvinistes. Je m'y rendis en exploration, un jour de foire, et je me faufilai à l'intérieur du temple. J'avais une peur terrible qu'un abîme ne s'ouvrit sous mes pieds ou que la foudre ne tombât sur moi, pour me punir..., mais rien. Ces murs nus, ce pupitre à la place de l'autel, cette simplicité grave, tout cela me fit une impression telle que je ne pouvais presque plus respirer. [...] Les catholiques reconnaissaient que les protestants étaient plus cultivés, plus ordonnés et plus économes ; cela me déconcertait, et je me demandais toujours d'où cela provenait. Je réfléchissais aussi sur ce thème : pourquoi disait-on "solide comme la foi calviniste" ? Il m'était impossible, alors, de résoudre ces énigmes. Cependant le protestantisme continuait à me troubler, à m'exciter, en quelque sorte »¹⁰.

Peu à peu, Masaryk, lycéen à Brno (Moravie), s'écarte du catholicisme officiel : il lit *La Vie de Jésus*, de Renan, traduite en tchèque dès 1865, et rompt avec l'Eglise à l'occasion du concile du Vatican et de la proclamation de l'infaillibilité du pape (1870)¹¹.

En 1877, étudiant à Leipzig, Masaryk rencontre une jeune Américaine : « Un événement qui allait être d'une importance capitale pour toute ma destinée et pour *mon évolution spirituelle* » (je souligne). Charlotte Garrigue (1850-1923) descend, par sa mère, née Whiting, des pères pèlerins venus d'Angleterre, et, par son père, de huguenots français émigrés de Mazamet (Tarn) après la révocation de l'édit de Nantes¹². « Un père, fils de Huguenots, une mère de la lignée des pionniers du Far West... quelle tradition de vie et

10. K. Čapek, *Entretiens avec Masaryk*, Paris, Stock, 1936, pp. 16-17. Masaryk insiste ensuite sur ses rapports avec les juifs : il avoue sa croyance d'enfant au meurtre rituel ; on sait la part capitale qu'il prit, en 1895, à Prague, dans la défense de Hilsner, un juif accusé de crime rituel à l'encontre de sa fiancée.

11. Eléments empruntés à la « Biobibliographie de T.G. Masaryk », dans Vladimír Peska et Antoine Marès (éd.) *Thomas Garrigue Masaryk. Européen et humaniste*, Paris, Institut d'études slaves, 1991.

12. Charlotte Garrigue, née à New York, épouse Masaryk en 1878. Le père de son trisaïeul, Jacques Garrigues, né à Mazamet en 1677, s'était établi à Magdebourg comme orfèvre-joaillier et avait été reçu bourgeois de la colonie française en octobre 1707. Son grand-père, Jacques-Louis Garrigues, s'établit d'abord à La Havane, comme consul général du Danemark, puis à New York. (Cf. Gaston Tournier, *La Revue du Tarn*, 1936, p. 128 [portrait].)

d'énergie morale cela signifiait ! ». Voici, avant le cas d'Ernest Denis, une étrange correspondance entre Languedoc et Bohême, et leurs hérésies : d'autant que le site protestant de Mazamet se targue d'ascendances albigeoises, effectivement présentes dans le vieux château d'Hautpoul qui domine la ville, et que l'on verra Etienne Fournol reprendre à plaisir ce thème des continuités hérétiques. Le même Fournol, préfaçant les *Entretiens avec Masaryk* (en fait, une véritable autobiographie de l'homme d'Etat), se laisse aller à rêver à propos du nom même de Garrigue, languedocien par excellence, et que Masaryk, on le sait, ajouta à son propre patronyme, devenant Thomas Garrigue Masaryk¹³.

Quel est, toutefois, le protestantisme des Garrigue ? Le père de Charlotte, agnostique, est directeur d'une Compagnie d'assurances fondée par une loge maçonnique ; la jeune fille et Masaryk se sont pourtant unis religieusement, et, en 1923, les obsèques de Charlotte ont été présidées par un prédicateur de l'Eglise congrégationaliste. Charlotte est en fait unitarienne, c'est-à-dire qu'elle appartient à la frange la plus libérale du protestantisme, plus éthique que religieuse, considérant Jésus plus comme un maître de vie que comme le fils de Dieu capable de faire des miracles¹⁴. Tous les biographes s'accordent à reconnaître, après Masaryk lui-même, que son influence intellectuelle et spirituelle fut capitale sur le futur président de la Tchécoslovaquie. Masaryk lui doit-il la décision, en 1880,

13. « Son mariage avec une Américaine, Miss Garrigue, lui donnait une compagne de très ancienne souche huguenote. Ce nom de Garrigue nous parle très clair à nous autres Français ; c'est un nom du Languedoc, du vieux Languedoc parpaillot, de la plaine du Gard. Le président Masaryk dit dans un Entretien que le terme géographique existe encore dans notre Midi. Il croit même que c'est une montagne. Détrompons-le respectueusement. La garrigue est une terre sèche, avec des chênes-nains, qui descend de la montagne dans la plaine et que nos Languedociens opposent à la terre voisine du vin. C'est le pays pauvre du Chanaan vinicole ». (*Entretiens avec Masaryk*, op. cit., Préface, p. XI.)

14. Notons que l'unitarisme, assez développé au XIX^e siècle en Angleterre et aux Etats-Unis, l'est aussi, avec des racines anciennes, parmi les calvinistes hongrois. Ce courant a fortement intéressé, à partir des années 1860, un certain nombre d'intellectuels français, pour beaucoup d'origine protestante. Le pasteur Toureille (cf. *infra*) note que Charlotte « est toujours restée fidèle [à l'unitarisme], ne s'est jamais mêlée à la vie ecclésiastique et protestante de sa patrie d'adoption. Il est probable même que, dogmatiquement, elle avait peu de sympathies pour l'Eglise des Frères Tchèques ». (P.-C. Toureille, *Les protestants de l'Europe centrale et les missions en terre païenne*, Issy-les-Moulineaux, Je sers, s.d., p. 14, note 2.) Les mêmes éditions protestantes Je sers ont publié la traduction en français du livre de l'Américain Donald Lowrie *Masaryk de Tchécoslovaquie*.

d'adhérer à l'Eglise évangélique réformée, en Moravie du sud ? Il est clair qu'en dépit de ce compagnonnage avec la nébuleuse protestante, il n'a jamais pu ni voulu appartenir pleinement à quelque confession que ce soit, et que dans le même temps il s'est toujours affirmé religieux. Plusieurs des ouvrages de sa vieillesse attestent cette religiosité puissante mais diffuse, entre christianisme et humanisme, religion et philosophie, notamment les *Problèmes de la démocratie* (1924) ou le *Choix de pensées extraites de ses œuvres*¹⁵. Voici un passage particulièrement révélateur : « Palacký était kantien, et Kant, comme on le dit couramment et avec raison, est le philosophe du protestantisme ; cela veut dire, non pas que Kant récite le catéchisme de Luther (ne condamne-t-il pas toute théologie ?), mais qu'il a accepté l'individualisme et le subjectivisme protestants, que, dans la religion, il a souligné l'importance de la morale, qu'il condamne la foi en l'autorité, en un mot, qu'il a transposé les idées directrices du protestantisme, tiré un système philosophique, encore que ce système soit à l'antipode du protestantisme orthodoxe. De même Palacký, protestant tchèque, a transposé l'Eglise des Frères en son système humanitaire, en repoussant aussi l'orthodoxie de Luther »¹⁶. Et voici l'analyse proposée par le protestant Daniel Essertier (1888-1931), le fondateur de la *Revue française de Prague* :

« L'athéisme démocratique va blesser en lui [Masaryk] les fibres les plus profondes. Le cri de Comenius mourant : *Unum necessarium* (Une seule chose est nécessaire, le royaume de Dieu et sa justice) rejoint dans son cœur les paroles de feu de Pascal, l'un de ses maîtres les plus aimés. A quoi s'ajoute sa conviction profonde que l'homme moderne n'est si triste, si désespéré que parce qu'il s'est éloigné de Dieu. Sous son apparente impassibilité scientifique, le Suicide a des accents qui ne trompent pas. Dès ce premier ouvrage se dessine l'apostolat. On n'est pas surpris que Masaryk ait songé, un instant, à se faire pasteur. Et sans doute on le loue d'y avoir renoncé, car il n'était pas homme à se laisser emprisonner dans les lisières d'un dogme, qu'il fût catholique ou protestant. Mais, soit qu'il se donne pour tâche la régénération spirituelle de son peuple, soit qu'il se propose de forger pour l'humanité moderne les idéaux sans lesquels elle ne saurait vivre (deux missions qui n'en font qu'une), c'est bien une sorte de nouvel Evangile que, sans

15. *Problèmes de la démocratie*, Paris, Rivière, 1924 ; Thomas Garrigue Masaryk. *Choix de pensées extraites de ses œuvres* par F.O. Barton. Avec une lettre liminaire de M.F. Couget ministre de France à Prague et une introduction de I.A. Blaha, Prague, 1923. Ce dernier petit livre a l'allure d'un recueil de maximes philosophiques.
16. *La Résurrection d'un Etat*, op. cit., pp. 471-472.

prendre d'ailleurs le moins du monde des airs de prophète, il annonce et prêche avec une admirable continuité ¹⁷».

L'ensemble peut paraître déconcertant, et a dû l'être pour nombre d'intellectuels tchèques et slovaques, ses contemporains : les premiers étant pour la plupart des « libéraux », selon le mot de Masaryk, comprenons des libres penseurs et des anticléricaux, les seconds des catholiques engagés. Cette position intermédiaire entre deux pôles extrêmes, cette religiosité affichée, mais sans véritable religion (à tout le moins, sans Eglise), cette affinité caractérisée avec un protestantisme lui-même pluriel et très libéral (au sens français du mot), ne sauraient beaucoup surprendre l'historien des idées dans la France de la seconde moitié du XIX^e siècle : il retrouve, à s'y méprendre, les idées d'un Quinet, d'un Renouvier, d'un Ferdinand Buisson (futur prix Nobel de la Paix en 1927), peut-être d'un Ernest Denis, tous situés dans une proximité plus ou moins grande, par origine ou conversion, avec l'esprit protestant. Cette parenté n'a pas échappé aux observateurs : Roger Martin du Gard, de retour de Prague, en 1930, parle de « république des professeurs », selon la formule employée par Albert Thibaudet pour qualifier la Troisième République, et compare Masaryk « ni mystique, ni rationaliste, mais l'un et l'autre », à un « Unamuno corrigé par Quinet, ou inversement »¹⁸. Léon Noël, ambassadeur à Prague dans l'entre-deux-guerres, rapproche la philosophie de Masaryk de celle « du bon docteur Albert Schweitzer, qui était pasteur, il ne faut pas l'oublier [...], aussi bien par sa noblesse et sa sincérité que par ce qu'elle avait de simpliste »¹⁹. Sans doute aussi pourrait-on chercher un cousinage étroit du côté du président Woodrow Wilson : la trilogie ferroviaire pragoise obéit à une logique indéniable, au-delà du politique et du diplomatique.

17. « Hommage au président Masaryk », *La Revue française de Prague*, 15 mars 1930, p. 4.

18. *Le retour de Prague*, Paris, NRF, 1930, cité dans V. Peska et A. Marès (éd.), *Thomas Garrigue Masaryk*, op. cit.

19. *La Tchécoslovaquie d'avant Munich*, Paris, Institut d'études slaves/Publications de la Sorbonne, 1982, p. 52, note 2. Noël vient d'écrire à propos de l'influence exercée par Charlotte Masaryk : « Sous cette influence, il se forgea une doctrine philosophique, quelque peu naïve, assez vague, mais très sincère et dénotant un idéal fort élevé. Elle marqua sa pensée et sa vie d'une empreinte de moralisme protestant assez puritaine, associée à une foi profonde dans la démocratie, dans "les principes de la grande Révolution", dans la vérité infaillible de la science et dans le progrès ». Albert Schweitzer a lui-même reconnu sa parenté d'esprit avec Masaryk.

ÉCRITURE MÉTHODIQUE ET ÉCRITURE NATIONALE DE L'HISTOIRE

La Bohême a compté, on l'a dit, deux grands historiens au XIX^e siècle : le Morave František Palacký (1798-1876), le Français Ernest Denis. Le premier a rédigé de 1836 à 1876, en allemand puis en tchèque, une monumentale *Histoire de la Bohême*, pourtant inachevée en dépit de ses neuf volumes : elle s'interrompt en 1526, au moment où les Habsbourg assurent leur domination sur le pays pour près de quatre siècles. Le second a mené une œuvre double, en près de 2 500 pages et vingt-cinq ans de travail : il a d'une part présenté au public français, à partir des volumes de Palacký et de recherches originales, l'histoire de Hus (*Hus et la guerre des Hussites*, 1878) puis de la Bohême jusqu'à la Montagne blanche (*Fin de l'indépendance bohême*, 2 volumes, 1890). Il a ensuite conduit son récit jusqu'en 1902, en comblant sur près de trois siècles la lacune qu'avait laissée béante Palacký : les deux volumes de *La Bohême depuis la Montagne blanche* (1903) sont très rapidement traduits en tchèque, comme les précédents, et répandus dans tout le pays grâce à des éditions à bon marché. En France, en revanche, le nom de Denis n'est guère connu que des spécialistes, historiens en général et slavistes en particulier : beaucoup peuvent citer les noms de Gabriel Monod et Charles Seignobos, ses contemporains (et coreligionnaires), qui ignorent Denis. Significative distorsion entre les deux modes de réception, ici universitaire, là national.

Denis a eu le temps de rencontrer Palacký lors de son premier séjour à Prague, à partir de 1872 : et il publie sa thèse sur Hus en 1878, deux ans seulement après que Palacký a achevé son grand œuvre, comme pour symboliser le passage de relais²⁰. Et rarement, sans doute, les œuvres de deux historiens aussi différents par les origines et la culture ont-elles trouvé à s'inscrire dans une telle continuité. J'y vois trois raisons, que j'étudierai successivement : sur la méthode, les deux hommes s'assignent pour mission d'écrire une histoire non pas nationaliste, certes, mais nationale, à même de

20. Il a rencontré également, au même moment, le peintre Stanislas Pinkas, dans la maison duquel il dit avoir pris la résolution d'écrire *La Bohême depuis la Montagne blanche* (dédicace du livre à Ladislav Pinkas, fils du disparu, p. 1).

participer à ce processus de *nation-building* étudié par les historiens anglo-saxons contemporains. Sur le fond, tous deux font de Hus le père de la nation tchèque. A un autre niveau enfin, moins explicite, mais qui devrait retenir l'attention des slavistes méridionaux, Denis pouvait se sentir relié à Palacký et à la Bohême par les fils invisibles d'une parenté hérétique.

En matière d'écriture de l'histoire, Palacký et Denis construisent leur récit à la manière de Michelet. Rien d'étonnant dans le cas du premier, né en 1798 comme le maître français, entamant son *Histoire de la Bohême* (1836) au moment où Michelet entame son *Histoire de France* (1833). La chose mérite plus d'attention pour Denis, contemporain, lui, de Gabriel Monod, mais qui continue à faire une histoire passionnée, plaidant pour les victimes (quoique sans méconnaître les fautes qu'elles ont commises) et condamnant les bourreaux, à l'heure où la nouvelle école, autour de la *Revue historique* (1876), prétend s'en tenir aux documents et aux faits, traités méthodiquement, cliniquement. Il est piquant de noter que le jeune Monod avait envisagé, en 1868, peu avant Denis, l'éventualité d'une thèse latine sur Hus ou le hussisme : mais parmi bien d'autres thèmes, et, pour le moins, sans manifester beaucoup d'intérêt²¹. On peut se perdre en conjectures : le poids de l'événement a pu être déterminant (Monod choisit son sujet de thèse avant 1870, Denis au lendemain de la guerre). Les origines sociales et culturelles des deux normaliens ont dû également compter : Monod appartient à un milieu parisien et international, très cultivé, finalement très libre quant au choix d'un sujet par un jeune thésard, Denis restant, lui, comme fiché dans une fidélité et un paysage ; cet enracinement cévenol le rend paradoxalement tout proche d'un hussisme phantasmé, et mêle d'un peu de tourbe autobiographique

21. Cf. ce passage éclairant de la lettre qu'il adresse depuis Berlin, le 20 février 1868, à Auguste Geffroy, un de ses maîtres à l'Ecole normale supérieure : « N'ayant naturellement pas pour ma thèse latine [la thèse secondaire] l'intérêt de premier ordre que j'apporte à ma thèse française — je serais bien heureux qu'un avis précis d'un de mes professeurs me tirât d'indécision. [...] Je pense que la portée politique et sociale de la réforme Hussite a été bien étudiée — et je ne sais si les documents seraient assez abondants pour étudier un point spécial très intéressant : les idées sociales des Thaborites — Quant aux écrits de Huss ils sont peut-être trop théologiques pour que la Faculté prît plaisir à les voir étudiés en détail ». (Cité par Olivier Motte, « Le voyage d'Allemagne. Lettres inédites sur les missions d'universitaires français dans les universités allemandes au XIX^e siècle. », *Francia*, 17/3, 1990, p. 117).

ses choix scientifiques — un handicap qui peut aussi permettre une compréhension de l'intérieur de certains enjeux.

Denis est conscient de ses choix, et les proclame non sans quelque défi, ni courage, face à une Université où le pouvoir intellectuel est aux mains de l'équipe de la *Revue historique*. « Personne moins que moi n'est disposé à se plaindre des exigences nouvelles de l'érudition et à contester les progrès que doit l'histoire aux méthodes rigoureuses de la science contemporaine. La conscience historique est devenue plus délicate et plus scrupuleuse. On se défie des généralisations imprudentes et hâtives. C'est une réaction heureuse, mais qui deviendrait vite excessive et dangereuse. L'histoire, prise dans son sens le plus élevé, reste un art ; le document doit être interprété et animé. Il n'est que le moyen d'arriver à la vérité, et la vérité, elle-même nous ne l'obtenons que par l'intuition, je dirai presque la divination. [...] L'érudition est la condition de l'histoire, mais elle en est aussi la négation. Une hypothèse est souvent plus utile qu'un fait. Si M. Renan est un grand historien, ce n'est pas surtout parce qu'il est un chercheur très appliqué. [...] Pour la connaissance et l'intelligence du passé, Herder a fait plus que tous les Oratoriens. [...] L'idéal ne me paraît pas être un régime intellectuel où chacun des travailleurs ne s'intéresse qu'aux vingt-cinq années qu'il étudie et où le public ne s'intéresse à rien du tout. Si l'histoire devait jamais, comme le désirent quelques-uns, être rangée dans la catégorie des sciences exactes, ce ne serait qu'à la condition de renoncer à ce qui est sa tâche la plus haute, la reproduction de la vie et l'explication des faits ». Ces lignes de la Préface à *La fin de l'indépendance bohême*, en 1890, sonnent comme une déclaration de guerre à l'adresse de Monod et des siens²² : le choix des références (Herder le romantique, l'auteur de *Pour une autre philosophie de l'histoire* !), l'éloge du récit, de l'hypothèse, de la « divination » ! Quel retard, en apparence, sur les jeunes maîtres de l'université, rompus aux méthodes allemandes de l'érudition ! Serait-ce que le détour pragois de Denis l'ait en quelque sorte ramené à un état beaucoup plus ancien de la marche de la civilisation, celui des historiens du récit et de l'engagement

22. Ce qui, au passage, amène à remarquer qu'il n'y a pas de « pouvoir protestant » dans l'Université républicaine, n'en déplaît à Maurras : tout devrait rapprocher Monod et Denis, et ils sont pourtant en désaccord sur l'essentiel, à moins que Monod n'ait été plus militant qu'il ne voulait le paraître : voir plus bas dans cet article.

national ? Mais comment ne pas reconnaître, au même moment, la qualité et la modernité de ce discours de la méthode, en dépit d'un son très « années 1840 » ? C'est une histoire visant à la problématisation et à la synthèse, ainsi qu'à la lisibilité la plus grande (devoir social de l'historien ?), que Denis aspire à construire, et à juste titre me semble-t-il.

Il est d'autant plus intéressant de lire le compte-rendu que la *Revue historique* fait paraître, en 1891, sous la signature de « R. » (pour rédaction, c'est-à-dire Monod lui-même ?), de *La fin de l'indépendance bohême*. L'auteur corrige certes Denis qui a estimé que l'érudition était « la négation de l'histoire » : la *fausse* érudition, précise-t-il. Mais c'est pour reconnaître que Denis ne s'en est pas tenu aux seules « obligations artistiques » de l'historien et à la lecture de ses prédécesseurs tchèques, et qu'il est allé examiner les faits. « Peut-être aurait-il mieux valu, dans l'intérêt même du client, afficher un peu plus le rôle du juge impartial et se montrer un peu moins dans celui de l'avocat plaçant ; mais la franchise est une si belle chose et le sentiment qui inspire M. D. un sentiment si généreux que je n'ai pas trop le courage de le blâmer et suis disposé moi-même à subir, par moments, ses entraînements vers un peuple dont les longues et terribles souffrances ont racheté la chute lamentable et méritée. [...] Ferdinand avait cru pouvoir effacer à la fois les traces de l'hérésie, de l'indépendance politique et jusqu'aux souvenirs de la race tchèque elle-même ; il n'a reculé devant rien pour y parvenir. Aujourd'hui, tout cela est plus vivace que jamais, et vivace aussi le ressentiment profond des maux si longtemps soufferts. C'est un de ces *retours* de l'histoire qui permettent de croire à la justice de Dieu²³. » Etrange final, qui semble conduit par

23. *Revue historique*, septembre-décembre 1891, pp. 399-403. La chronique que Louis Eisenmann consacre à Denis, dans la même revue, à l'occasion de sa mort, pourrait se rapporter à Michelet : « M. Denis n'a jamais été un historien impassible. Nul n'a eu plus que lui le souci de la vérité scientifique et de l'impartialité historique. Mais, à son sens, impartialité ne signifiait pas indifférence, et, entre le bien et le mal, les intentions droites et les intrigues perfides, il ne se croyait pas le droit de rester ou même de paraître neutre. Il avait pour le travail minutieux et précis des érudits beaucoup de respect, mais il ne se sentait, quant à lui, attiré que vers les vastes sujets où se découvre à l'historien toute la vie, toute l'âme d'un peuple. Ses dons littéraires, où il aimait à voir l'héritage latin de sa ville natale de Nîmes, l'y servaient à souhait [...]. Les livres de M. Denis ont le grand mérite de faire réfléchir et penser. Certains les trouvaient un peu trop passionnés. Il reconnaissait de bonne grâce que l'enthousiasme ou l'indignation l'entraînait parfois un peu plus loin qu'il n'eût voulu ». (*Revue historique*, 1921, p. 367.)

le mimétisme du style de Denis. Monod et lui sont-ils si éloignés l'un de l'autre ? Alice Gérard a montré combien les positions de Monod pouvaient concilier une scientificité devenue la charte de l'école méthodique, et un engagement républicain presque farouche²⁴.

Juge, avocat plaidant, client : la métaphore judiciaire de la *Revue historique* avait de quoi accabler le malheureux auteur du livre. Denis l'a lui-même introduite. « Je n'ai écrit ni sans amour, ni sans colère ; toute histoire est une thèse, c'est-à-dire un plaidoyer », prévient-il dans la préface que je viens de citer. Et il persiste, dix ans plus tard, dans la dédicace de *La Bohême depuis la Montagne blanche* : « Quant à l'indifférence sereine qu'une certaine école prétend réclamer des historiens, je n'y crois pas et je ne l'ai jamais rencontrée. Entre les bourreaux et les martyrs, entre les tyrans et les victimes, il ne m'est pas possible de rester neutre ; je hais l'oppression sous toutes ses formes, je crois au triomphe de la justice, et c'est pour cela que la cause de la Bohême m'est chère. Si elle succombait, ce qui me paraît impossible, la part d'iniquité, déjà si grande dans le monde, serait accrue ». Sa correspondance, en 1894, comprend cette notation plus révélatrice encore : « Le XVII^e siècle [tchèque] m'inquiète, mais je me réjouis d'écrire le XIX^e. [...] La difficulté sera [...] de communiquer aux lecteurs un peu de cette fièvre qui soulève un peuple entier »²⁵. Le pari, de ce point de vue, est largement tenu dans *La Bohême depuis la Montagne blanche*, un livre où Denis n'hésite pas à mener son récit jusqu'aux événements les plus immédiats, ici encore contre la tradition, plus volon-

24. « Histoire et politique. La *Revue historique* face à l'histoire contemporaine (1885-1898) », *Revue historique*, 3, 1976, pp. 353-405.

25. D. Essertier, « La renaissance tchèque à la fin du XIX^e siècle (d'après une correspondance inédite d'Ernest Denis) », *Revue française de Prague*, 8-9, 1923, p. 234. L'historien des Albigeois, le pasteur Napoléon Peyrat, écrit l'histoire de la même manière, en renforçant encore l'identification aux temps passés : « Une amie [...] disait de lui à quelqu'un qui cherchait à deviner son âge : "Il est bien plus âgé que vous ne croyez ; il est né au début de la guerre des Albigeois !" ». Elle aurait pu ajouter : "Et plus tard il a été interrompu dans ses prédications par les dragons de Louis XIV". Quand il avait passé les heures du matin dans les cachots de l'Inquisition, avec ces Albigeois [...], on le devinait à la flamme qui jaillissait de ses yeux, à l'horreur qu'exprimait son visage : "Les malheureux !" murmurait-il ; — c'était des bourreaux qu'il parlait ». (Mme Napoléon Peyrat, *Napoléon Peyrat, poète — historien — pasteur*, Paris, Grassart, 1881, p. 12.)

tiers médiéviste, de l'école méthodique²⁶, et avec tous les risques qu'un tel pari implique toujours pour un historien. Passionné, plaidant devant le tribunal de la postérité et des peuples, Denis a bien été l'héritier spirituel de Palacký. Il a merveilleusement compris, comme le vieux lutteur tchèque, comme les meilleurs des nationalistes du XIX^e siècle, qu'une nation, c'est d'abord une histoire. « Un passé illustre est la meilleure caution d'un grand avenir. Une nation qui a dans ses annales un grand service rendu à l'humanité survit au tombeau. Les vainqueurs de la Bohême lui arrachèrent ses institutions, son indépendance, presque jusqu'à sa langue et à son nom ; ils ne purent lui ravir son histoire, et c'est cette histoire qui, deux siècles plus tard, l'a refaite et relevée ²⁷. » D'où le rôle central des historiens, éveilleurs ou accoucheurs de nations, dont leur maïeutique patiente met à jour le héros national. Dans le cas de la Bohême, bien sûr, ni Palacký, ni Denis, au terme de sa thèse, ne pouvaient hésiter : il s'agissait de Jan Hus.

AU CŒUR DE L'IDENTITÉ NATIONALE TCHÈQUE : LA RÉINVENTION DU HUSSISME

L'originalité du cas tchèque tient bien à la manière dont fonctionne le destin de Jan Hus : à l'heure où écrivent Palacký, puis Denis, Jan Hus semble être la parfaite métonymie du destin de la nation bohémienne. L'un et l'autre ont connu, sur un modèle christique, l'affirmation, puis les épanouissements d'une maturité précoce et exemplaire, enfin le martyre, la dispersion, la clandestinité²⁸, mais aussi une mémoire et une continuité tenaces, promesses

26. Le second volume de *La Bohême depuis la Montagne blanche, La renaissance tchèque. Vers le fédéralisme*, s'achève sur une allusion de décembre 1902 à l'actualité parlementaire en Autriche.

27. *Fin de l'indépendance bohême*, op. cit., vol. 2, p. 560 (conclusion). Denis écrivait pareillement, en conclusion de *Huss et la guerre des Hussites* : « Sans doute la Révolution du XV^e siècle ne tint pas toutes les promesses qu'elle avait laissées entrevoir, elle fut souillée par des violences coupables et de funestes cruautés : elle n'en reste pas moins, malgré tout, une des plus curieuses et des plus fécondes tentatives des temps modernes, et les Tchèques en ont eu le patriotique pressentiment lorsque, au début de notre siècle, ils ont commencé par elle la restauration de leur passé » (op. cit., p. 435).

28. Notons toutefois qu'il s'agit là d'un schème relativement banal dans les historiographies nationalistes du siècle dernier : les Serbes autour de leur défaite du Kosovo (1389), les Allemands avec le réveil de l'empereur Barberousse, l'appliquent pareil-

de réparations à venir²⁹. Il y a à nouveau des Frères de l'Unité, héritiers des hussites, dans la Bohême du XIX^e siècle ; et Palacký, directement issu d'une de ces familles, n'a pu qu'être fasciné par ces sourdes continuités, finalement reconnues par l'histoire. L'historien a donc placé Hus au cœur du processus d'affirmation nationale tchèque : le réformateur religieux est vu comme le père de la nation. « Réforme religieuse, renaissance de la nationalité slave, ces deux événements, si distincts, sont cependant intimement unis, et une observation attentive en montre la connexité », confirme Denis dans la préface de *La fin de l'indépendance bohême*, en reliant le XIX^e au XV^e siècle. C'est, à proprement parler, une supercherie historique, par anachronisme : on plaque sur les réalités du XV^e siècle, essentiellement théologiques, les analyses du XIX^e, dominées par la question nationale. C'est un peu comme si l'on faisait de Wyclif le père de la nation britannique, ou de Calvin celui de la nation française ! Mais on sait bien que les nationalistes allemands du XIX^e siècle, tels Paul de Lagarde (1827-1891), faisaient de Luther le père de la nation. Les historiens actuels n'ont aucun mal à mettre en lumière la charge idéologique de telles reconstructions : ce que déjà faisait un contemporain de Masaryk, l'historien tchèque Josef Pekař — catholique, il est vrai —, en dénonçant la dimension mythique dans le récit historique tchèque. Son célèbre article de 1912, « La philosophie tchèque de Masaryk », niait la continuité de l'histoire tchèque, du hussisme à la renaissance nationale. Cette continuité, malgré de tels avertissements, constitue alors le thème dominant de l'historiographie tchèque — comme elle le fait, sans doute, dans toute histoire nationale, à commencer par la France : la nation ne peut mourir, les

lement ; et l'on sait combien de peuples, Polonais, Russes, les Français eux-mêmes, etc., ont pu calquer leur destin, avec ses ombres et ses regains, sur la vie du Christ.

29. Ce n'est évidemment pas un hasard si, dans la Tchécoslovaquie d'après 1920, se développe vivement une Eglise nationale tchécoslovaque (800 000 fidèles, venus pour l'essentiel de l'Eglise catholique), qui applique certaines des réformes essentielles mises jadis en œuvre dans le hussisme. Ses pasteurs sont alors formés en bonne partie à la Faculté Jan Hus, à Prague, en compagnie des étudiants des églises protestantes ; un de ses évêques, Mgr R. Stejskal, d'Olomouc, soutient en 1923 à la Faculté de Théologie Protestante de Paris un doctorat sur *Les procès de Jan Hus* (P.-C. Toureille, *op. cit.*). Voir aussi les statistiques religieuses que donne Masaryk à la fin de *La Résurrection d'un Etat* (*op. cit.*), et le chapitre que Christine Alix consacre aux relations entre le Saint-Siège et la république tchécoslovaque dans *Le Saint-Siège et les nationalismes en Europe, 1870-1960*, Paris, Sirey, 1962, pp. 222-233.

périodes de défaite et de malheur la voient poursuivre son cours souterrainement, comme une rivière se perd pour resurgir.

Palacký et Denis ne sauraient pour autant être considérés comme des falsificateurs, ou des nationalistes. La nation tchèque est grande à leurs yeux, et digne de survivre, non pas absolument (on sait bien que cet absolu caractérise le nationalisme), mais pour autant qu'elle a servi l'humanité, par son exemple et son sacrifice. Le hussisme enferme, au-delà de son noyau strictement historique et théologique, des éléments qui appartiennent à l'expérience humaine dans son universalité : l'affirmation des droits et des exigences de la conscience, la lutte au nom d'un idéal contre un ennemi plus puissant, la fidélité au prix de l'exil. C'est le sens de la trilogie rendue célèbre par Palacký, puis Denis : Hus le réformateur, Žižka le soldat, Comenius le pasteur et pédagogue réfugié en Hollande³⁰. En d'autres termes, c'est moins la lettre que l'esprit de l'expérience hussite que Palacký met au centre de l'histoire nationale : les Tchèques seraient, en Europe centrale, face aux absolutismes politiques et religieux, le peuple soldat des libertés (de la conscience, de la langue, de la nation) : quelque chose comme le sel de la terre. Il y a là le risque d'une dérive orgueilleuse — à la française, encore une fois —, qui devait finir par agacer les Slovaques, tout comme un certain messianisme français avait lassé et fouetté le nationalisme allemand à la fin du XVIII^e siècle, avec Herder et Fichte.

Cette dimension de l'universel dans l'histoire nationale tchèque, je voudrais la donner à voir à travers deux textes d'Ernest Denis, les dernières lignes de la *Bohême depuis la Montagne blanche*, en 1903, puis « Le 6 juillet 1415 », paru (sans signature) dans le numéro 5 de *La Nation Tchèque*, le périodique fondé par l'historien pour peser publiquement en faveur de l'indépendance tchèque. Il n'est pas difficile de reconnaître dans ces lignes l'imprégnation biblique et messianique d'une langue protestante et française. Voici tout d'abord l'historien :

« Dans tous les cas, et en supposant même que les instincts féroces l'emportent à un moment donné, les Tchèques peuvent envisager l'avenir sans trop d'inquiétude. Ils ne défendent pas leur seule cause, mais celle de l'Europe et celle de l'humanité entière, et leur défaite marquerait un retour offensif de la

30. Denis pouvait aisément trouver l'équivalent dans l'histoire du protestantisme français : Calvin (ou Brousson), Coligny (ou les Camisards), Pierre Bayle, par exemple.

barbarie. [...] C'est là le premier et le plus grand commandement que les apôtres de la Renaissance slave en Bohême ont donné à leurs disciples : ne pas répondre à l'oppression par la haine et avoir le même respect pour les libertés de leurs adversaires que pour leurs propres privilèges³¹. [...] Il n'est pas impossible à la rigueur que la bonne volonté des Tchèques soit mal comprise et que leurs rivaux ne cherchent à en abuser pour leur imposer une capitulation à merci. Ce jour-là, les patriotes, forts de la justice de leur cause, se rappelleront que leurs pères ont tenu tête à l'Europe entière et que des bandes de paysans ont fait reculer les Empereurs et les papes. Ils ont la tête dure et le cœur haut. Ils ont traversé sans périr les plus redoutables épreuves ; par un effort héroïque de volonté, ils ont arraché les linges dans lesquels on avait enveloppé le cadavre de la nation avant de la sceller dans le tombeau ; ils ont prouvé qu'aucun sacrifice n'était trop lourd à leur courage, quand il s'agissait de défendre leur droit. Les disciples de Comenius sauront, s'il le faut, redevenir les soldats de Zizka. Ils auront avec eux, dans ce combat suprême, tous ceux qui refusent de s'incliner devant la force brutale et qui réclament pour les peuples le droit de disposer d'eux-mêmes. C'est pour cette liberté humaine que Hus est mort sur le bûcher, que les Frères de l'Unité ont enduré les tristesses de l'exil, que Dobrovsky, Ioungmann et Palatsky ont travaillé, lutté et souffert. Pour maintenir le glorieux héritage que leur ont légué leurs héros et leurs martyrs, les Tchèques sont prêts, si l'heure fatale sonne, aux suprêmes sacrifices. Vainqueurs ou vaincus, ils auront laissé au monde un grand exemple et ils seront les créanciers de l'humanité³².

Voici maintenant le journaliste militant :

« Le 6 juillet 1415 marque une date décisive dans l'histoire de la nation tchèque et de la race slave tout entière. Ce jour-là, à la suite de la décision du Concile de Constance, un humble prêtre, dont le nom est inconnu en dehors de la Bohême [...], qui a refusé d'abjurer les erreurs dont on l'accuse et d'incliner sa raison devant les hautaines injonctions des évêques et des cardinaux, est brûlé et ses cendres sont jetées au vent. [...] Le patriotisme, qui est, essentiellement et avant tout, un sentiment instinctif, — et par cela même immortel et invincible, — s'exalte et s'ennoblit par le souvenir des grandes œuvres accomplies en commun au service de l'humanité³³. Jusqu'à Hus, la nation tchèque n'était encore qu'une réunion d'hommes, que groupait, dans une unité à demi inconsciente, la communauté de langues, de traditions et d'intérêts. Il n'était pas impossible qu'elle s'évanouît, absorbée dans une collectivité plus considérable ou mieux armée. En s'abandonnant, les

-
31. L'impensé biblique trouve ici directement le texte ! Il y entre aussi cette morale kantienne que la Troisième République a faite sienne.
 32. *La Bohême depuis la Montagne blanche*, op. cit., 2, pp. 663-670 (extraits). J'ai tenté un commentaire de ces pages dans P. Cabanel, *Nation, nationalités et nationalismes en Europe, 1850-1920*, Gap, Ophrys, 2^e éd., 1996, pp. 154-165.
 33. Relevons au passage la belle définition du patriotisme, qui touche à l'universel de l'humanité (l'esprit) par le truchement d'une forme nationale (le corps), et que l'on ne saurait confondre avec le grand enfermement, expansionniste ou non, du nationalisme.

Tchèques n'auraient, en quelque sorte, livré qu'eux-mêmes, ce qui, après tout, était leur droit naturel. Hus leur apporta une raison de vivre, leur imposa la nécessité de durer, parce que, grâce à lui et par lui, ils devinrent les représentants et les agents d'une idée supérieure, dont la défaite aurait été un recul pour l'humanité entière. Leur défaillance, dès lors, eût été plus qu'un suicide, une désertion. [...] [La Bohême] réclame son indépendance, enfin, parce qu'elle a un rôle particulier à tenir dans le monde, qu'elle a prouvé depuis cinq siècles que, ce rôle, elle était digne de le tenir complètement et que, si sa voix s'éteignait, une note manquerait dans le concert du monde civilisé³⁴.

L'allusion à Hus me paraît dire, d'une manière particulièrement pure, à la fois qu'il fut le père de la nation, et que, au sens le plus général, et dans l'exacte tradition de Renan (*Qu'est-ce qu'une nation ?*, 1882), la nation est bien autre chose qu'une « réunion d'hommes » : elle est une « raison de vivre », une « nécessité de durer », et les adversités et les défaites y comptent pour beaucoup. Le protestant français Denis, époux d'une Alsacienne, n'a eu, pour écrire ces lignes, qu'à puiser dans son triple bagage confessionnel, national, personnel : les protestants français n'ont pas déserté ; pas plus que les Alsaciens, pas plus que la France elle-même, Denis venant de comparer Hus à Jeanne d'Arc, autre brûlée vive par commandement de l'Eglise, autre fondatrice de nation³⁵.

LA PHILOSOPHIE DE MASARYK ET LA RÉPÉTITION DE L'HISTOIRE

Masaryk aurait pu signer de telles pages. Lui-même a commenté, et appuyé, dans *La résurrection d'un Etat* (1925)³⁶, les analyses de Palacký et Denis. La dernière phrase de l'ouvrage a souvent été citée : « Jésus, et non pas César, je le répète, voilà le sens de notre histoire et de la démocratie ». « Non pas César » : c'est refuser aussi bien l'Empire des Habsbourg (et tout pouvoir autoritaire, comme ceux que la Tchécoslovaquie devait subir à deux reprises au XX^e siècle) que le catholicisme ; « Jésus » : c'est refuser aussi un système de pensée comme le marxisme, et croire, après tant d'autres, dont les Français Tocqueville et Quinet, que ré-

34. *La Nation tchèque*, 1^{er} juillet 1915, pp. 67-68.

35. *Ibid.* Quelques lignes plus bas, Denis montre Žižka « entraînant ses disciples aux accents de la Marseillaise Hussite ». On ne saurait être plus clair.

36. Paru en tchèque sous le titre *La Révolution mondiale. La guerre 1914-1918*, traduit en français en 1930.

forme politique et Réforme religieuse sont intimement liées. « Avec la Réforme et par la Réforme est née la conception moderne du monde et de la vie, l'Etat nouveau, la démocratie et la politique modernes. »

Masaryk ne raisonne pas en historien, comme l'a bien vu Pekar, mais en philosophe de l'histoire, un peu à la manière dont Buckle l'avait fait pour la Grande-Bretagne³⁷. « Mais nous n'avons pas eu que Hus et Žižka ; à côté d'eux, nous placerons Chelcický et l'Union des Frères Bohêmes qui aboutit à Komenský. Si l'Anglais peut invoquer Shakespeare, le Français Rousseau, l'Allemand Goethe, nous dirons, nous, que nous sommes la nation de Komenský. [...] Bref c'est la philosophie que Palacký s'est faite de notre histoire et de l'histoire universelle qui est notre meilleure recommandation : de la fin du XIV^e siècle à celle du XVIII^e, la question tchèque a été la question religieuse³⁸ et, par la suite, la question de l'humanité³⁹. » Masaryk ajoute que la dimension religieuse est toujours présente, et que ceux-là appauvrissent singulièrement la tradition tchèque qui la réduisent à sa dimension nationale, y compris pour l'époque du hussisme. Cette précision révèle, au passage, jusqu'où a pu aller la relecture nationaliste de l'histoire, y compris chez des disciples infidèles de Palacký, outrepassant la pensée du maître : et on sait que des marxistes tchèques, tels Zdenek Nejedly, n'ont pas hésité, après 1948, à nier une seconde fois tout contenu religieux au hussisme, pour voir en lui un premier exemple de révolution populaire, annonciatrice du communisme. La tradition hussite, du reste, a beaucoup perdu dans cette instrumentalisation. Mais la renaissance du XIX^e siècle a-t-elle vraiment revêtu une dimension religieuse ? Masaryk répond par l'affirmative : sa conversion personnelle au protestantisme trouve sans doute cet écho dans sa philosophie de l'histoire. A la thèse de Palacký — le mouvement religieux hussite comportait du national, Masaryk joint sa propre affirmation : le mouvement national tchèque comporte du religieux. La compénétration des deux sphères les lé-

37. Buckle, *Histoire de la civilisation en Angleterre*, Paris, 1865 [Londres, 1862].

38. Masaryk donnait déjà pour titre à un chapitre de son *Jan Hus* (1896) : « L'idée tchèque est une idée religieuse ». Cité par M.-E. Ducreux, *op. cit.*, p. 112.

39. *La résurrection d'un Etat*, *op. cit.*, pp. 468-471. Les lignes suivantes, dont j'ai donné un extrait plus haut, comparent Palacký et Kant : chacun a transposé un contenu religieux à l'origine (hussisme et luthéranisme) dans un système philosophique opposé, certes, à l'orthodoxie religieuse, mais qui en garde l'esprit.

gitime mutuellement et conforte le thème majeur d'une continuité tchèque. La « question tchèque », selon le titre d'un ouvrage de Masaryk, reste posée : de question religieuse, du XIV^e au XVI^e siècle, elle est devenue nationale. Les termes varient, mais non le sens même de la question, et la réponse à lui apporter. En ce sens, la construction palackienne cesse d'être un anachronisme ou une naïve supercherie : il ne s'agit pas de chercher une revanche en reprenant, fût-ce contre les Habsbourg, toujours en place, les combats du hussisme, ou en convertissant les Tchèques à quelque forme de protestantisme ; il n'y a pas eu de *Los von Rom* (Quittez Rome !) parmi les Tchèques, en dépit des succès de la jeune Eglise tchécoslovaque, à laquelle une partie de la population a spontanément adhéré après 1918. Il s'agit simplement de reconnaître une similitude d'enjeux et de destinées dans un contexte certes radicalement nouveau.

Denis et Masaryk y ont insisté, et plus près de nous le philosophe tchèque, inlassable commentateur de la pensée de Masaryk, Jan Patočka (1907-1977). Dans un bref texte intitulé « La philosophie de l'histoire de Masaryk et la situation présente de la philosophie », Patočka revient sur le débat à propos de l'histoire tchèque qui opposa Masaryk à Pekař, et avant lui à Josef Kaizl (1854-1901⁴⁰). La continuité palackienne est au centre du débat : « On peut entendre la continuation 1/ comme reprise consciente, 2/ comme situation analogue : accomplir à deux époques différentes "la même chose" (serait-ce sans prendre conscience du rapport). En parlant de la "continuation de la tradition de la Réforme", Kaizl et Pekař pensent plutôt au premier sens⁴¹, Masaryk au second. Les Eveilleurs font à nouveau la même chose que la Réforme en ce sens qu'ils résistent à une synthèse centralisatrice, objective, totale, au système catholique. Ils le font avec le même sérieux éthique, avec la même abnégation, avec la même conscience de se tenir devant la face de l'absolu. C'est en cela que réside l'analogie entre la renaissance nationale et la Réforme. Mais le premier sens non plus n'est pas entièrement absent : c'est Herder qui redécouvre Comenius, et, à travers Herder, ses lecteurs aussi, Kollár, Šafařík,

40. Dans ses *Pensées tchèques*, 1896.

41. Ce qui explique leur opposition à la thèse défendue par Palacký et Masaryk, qui serait effectivement bien fruste si elle prétendait que l'histoire du hussisme recommence au XIX^e siècle !

Palacký, rentrent dans cette même filiation »⁴². Je crois que l'on peut adhérer pleinement à cette analyse, par un philosophe, de la manière dont l'histoire peut se « répéter ». Ajoutons qu'ici encore, le parallèle est frappant avec l'histoire française des années 1860-1880 : plusieurs des pères intellectuels de la république et de la laïcité, venus du protestantisme, ont eu le sentiment très net de refaire dans un autre ordre, politique, la réforme manquée par leur pays, dans l'ordre religieux, au XVI^e siècle. Deux d'entre eux, le philosophe Charles Renouvier et le théologien et pédagogue Ferdinand Buisson, sont même allés jusqu'à imaginer, à partir d'une fiction pour le premier (*Uchronie*), du destin de Sébastien Castellion pour le second, que le sort de cette réforme aurait pu être différent : non sous le coup de quelque désir naïf, bien sûr, mais pour mieux libérer le présent et l'avenir en rappelant combien le passé avait été hasardeux et « léger », comme dirait Milan Kundera, avant de se figer sous ce masque solennel d'un destin historique qui nous paraît après-coup philosophiquement nécessaire⁴³.

Continuons à lire Masaryk dans *La résurrection d'un Etat* : « Notre renaissance est l'aboutissement et la résultante de beaucoup de tendances et d'aspirations diverses ; il s'agit de déterminer laquelle a été la plus forte, laquelle a été décisive, et de discerner le sens de la renaissance. J'ai cité l'opinion de Denis, pour qui, en Dobrovský et Kollár, c'est la voix de Komenský, transmise par Leibniz et Herder⁴⁴, qui nous parle. Le sens de notre renaissance, le voilà. Le point, c'est de comprendre que chez nous et en Europe, le XVIII^e et le XIX^e siècles sont les continuateurs des idées et des aspirations de la Réforme. Il faut avoir une vue claire de ce que sont en histoire les idées directrices, comment elles se développent et comment, tout en se modifiant dans les détails, elles demeurent pour l'essentiel identiques à elles-mêmes. [...] »⁴⁵. Le passage apporte un double éclairage, sur la médiation exercée par Denis entre un intellectuel tchèque et sa propre histoire ; et sur ces généalogies

42. Ian Patočka, *La crise du sens*, 2, *Masaryk et l'action*, Bruxelles, Ousia, 1986, p. 68.

43. J'étudierai spécialement cette question dans un travail pour l'habilitation à la direction de recherches, *La seconde Réforme. Le protestantisme et l'âme de la République, 1860-1910*.

44. On sait quelle fut l'influence de Herder, le père de la philosophie nationale allemande, sur les penseurs slaves. On note que l'analyse de Patočka, citée *supra*, calque assez exactement celles de Masaryk et Denis.

45. *La résurrection d'un Etat*, op. cit., p. 471.

d'idées qui donnent une continuité et un sens à une histoire qui semblait pourtant caractérisée par les interruptions et les manques. Denis écrivait pareillement, en 1915 : « Prenez les types représentatifs de la race, Chelcicky, Comenius, Palacky, Havlicek. A travers toutes les différences qui s'expliquent par les siècles où ils ont vécu et par leur tempérament propre, vous reconnaîtrez la même empreinte. Sur la médaille qui les représenterait, vous pourriez écrire d'un côté : Le peuple tchèque, avec, sur l'exergue, la devise : vérité, tolérance, démocratie. Chez les uns comme chez les autres, vous retrouverez l'esprit de l'Évangile et l'esprit de la Révolution française ⁴⁶ ».

Masaryk poursuit : « Le problème religieux, aujourd'hui, ce n'est nulle part celui du retour pur et simple aux vieilles formes confessionnelles [...]. Lancer un pont par-dessus l'abîme de la contre-Réforme habsbourgeoise et nous relier ainsi à notre Réforme nationale, c'est continuer dans sa direction en tenant compte des besoins spirituels de notre temps. Le Tchécoslovaquie moderne, nous dit-on, ne croit pas de la même manière que Hus [...]. Oui, nous ne croyons pas comme Hus, mais Hus et ses successeurs sont pour nous le modèle du courage moral, de la fermeté et de la sincérité religieuse. [...] C'est dans l'esprit de ces maîtres nationaux qu'il nous faut poursuivre notre route et transmettre le flambeau aux générations à venir. [...] Notre Réforme a été une révolution contre la théocratie, pour la démocratie. Je conçois les rapports de la religion avec la politique et la vie pratique d'après le commandement qui nous prescrit de rechercher d'abord le royaume de Dieu et sa justice, nous promettant que tout le reste nous sera donné par surcroît. L'homme et la nation qui ont une conviction religieuse, la nation qui a la fermeté de réaliser son idéal atteindront toujours leur but. C'est l'expérience de ma vie, et la leçon que j'ai tirée de l'histoire de notre peuple et de celle de toutes les nations ⁴⁷ ». Qu'on mette ce passage en regard de ceux de Denis : la similitude de style et de conviction pourrait surprendre, elle n'est pourtant que l'effet de la communauté intellectuelle, et spirituelle, qui réunit les deux hommes.

46. Avec ce complément assassin (nous sommes en 1915) : « À cause de cela aussi, aucune réconciliation n'est possible entre eux et l'Allemagne ». (*La Nation tchèque*, 1^{er} juillet 1915, p. 81.)

47. *La résurrection d'un Etat*, op. cit., pp. 481-482.

CORRESPONDANCES AUTOUR D'ERNEST DENIS : HUSSITES ET HUGUENOTS

Il est temps de s'interroger sur le secret qui aurait amené Ernest Denis à devenir l'autre historien national de la Bohême. On serait bien en peine de trouver dans l'histoire les traces de liens directs entre le Languedoc et la Bohême, y compris au niveau du protestantisme⁴⁸. Et ce n'est pas le surnom populaire, occitan, de *marabes* (Moraves), attesté dans les Cévennes jusqu'au XX^e siècle, pour désigner les adeptes du Réveil religieux, qui saurait donner le change : encore que cette appellation se rattache directement aux Frères Moraves institués par le comte Zinzendorf à la fin du XVIII^e siècle, et qui envoyèrent effectivement des missionnaires en direction des Cévennes⁴⁹. Dans les années vingt, ce sont des protestants français, à l'instigation du pasteur nîmois Pierre-Charles Toureille (1900-1976), qui songent à aller chercher en Bohême et Moravie des missionnaires qu'ils enverraient dans les champs d'évangélisation de la centenaire Société des Missions Evangéliques de Paris⁵⁰.

48. Il aurait pu en aller différemment pour la Hongrie, Louis XIV ayant envisagé un moment d'y exiler un contingent de ces Camisards cévenols dont ses maréchaux avaient tant peiné à le débarrasser : cf. Ph. Serisier, « Le projet de transférer des Camisards en Hongrie : l'échec en 1704 d'un dessein royal », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, janvier-mars 1992, pp. 119-134. Au XIX^e siècle, les protestants français manifestent de l'intérêt pour leurs lointains coreligionnaires de Transylvanie : cf. Emile Doumergue, *La Hongrie calviniste*, Toulouse, 1912. Voir la mise au point récente de J. Nouzille, « Calvinisme et pouvoir en Transylvanie », *Etudes danubiennes*, 1992/4, pp. 163-174.

49. « Les premiers missionnaires moraves en France », *Revue Chrétienne*, 1891, p. 841-842. Dans les années 1920, l'épouse du pasteur Zilka, professeur à la Faculté Jan Hus de Prague, a traduit les ouvrages, relatifs au passé huguenot et camisard, et alors très répandus en milieu protestant, d'une Cévenole, Lucie Rauzier-Fontayne. (P.-C. Toureille, *op. cit.*, p. 15.)

50. Cf. l'opuscule-programme de Toureille, cité note 14. Le jeune Nîmois disait avoir reçu de Dieu, à Pâques 1918, un appel pour « l'évangélisation de la jeunesse slave ». Il séjourne à Prague en 1921, avec une bourse d'études du gouvernement tchèque, et traduit un ouvrage de Masaryk. En 1924, il soutient sa thèse de théologie : *Jan Hus ou les débuts de la crise religieuse actuelle de la Tchécoslovaquie*. Il est également docteur en théologie de la Faculté de Prague. A partir de 1938 et durant toute la Seconde Guerre mondiale, Toureille, installé dans l'Hérault, s'engage activement en faveur des protestants tchécoslovaques et plus généralement de tous les exclus. Il a reçu la médaille de la Résistance, et la médaille des Justes pour l'aide apportée à des juifs. Notice par Pierre Bolle dans André Encrevé (éd.), *Les Protes-*

Le lien existe surtout dans les parallèles auxquels se prêtent les reconstructions historiques, entre deux réformes autochtones, indépendantes du luthéranisme (hussisme et calvinisme), et entre deux défaites (1620/1685, Montagne blanche/Révocation de l'édit de Nantes). Une remarque émise par le slavisant Louis Leger, en 1876, à propos de Palacký, introduit directement aux correspondances que nous cherchons à préciser :

« Les parents de Palacký se rattachaient par leurs origines à la secte des frères bohêmes, connus à l'étranger sous le nom de Frères moraves, secte issue des hussites et qui prétendait conserver les traditions démocratiques et patriarcales de la primitive église. La Bohême leur a dû, outre les auteurs de la meilleure Bible nationale, le grand pédagogue du XVII^e siècle, Komenský (Comenius). M. Guizot, avec lequel Palacký offre plus d'un trait de ressemblance, a raconté que sa grand-mère dut fuir devant les balles des catholiques aux assemblées du désert ; les ancêtres de Palacký, persécutés par les jésuites, se réfugiaient dans les bois pour chanter leurs cantiques et lire leurs livres sacrés »⁵¹.

Désert huguenot des Cévennes, Désert hussite de Bohême. Le parallèle tourne au cliché à propos de Denis. Le slaviste Louis Eismann saluait à sa mort « l'irrésistible sympathie qui, dès l'abord, avait porté [...] le descendant des fidèles des Eglises du Désert vers la nation de Hus et des "combattants de Dieu" »⁵². Emile Hauman, dans la *Revue de Paris*, note au même moment qu'« en Bohême, on ne manquait jamais de rappeler qu'il était né "huguenot", sans doute pour suggérer qu'en d'autres temps il aurait été hussite »⁵³. Daniel Essertier est allé plus loin dans l'explicitation : « [La

tants (*Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*), Paris, Beauchesne, 1993, pp. 476-477.

51. L. Leger, « L'historien national de la Bohême... », art. cit. [cf. note 8], p. 254. Leger rapporte ensuite que le père de Palacký choisit de se rattacher au luthéranisme au moment de l'édit de tolérance promulgué par Joseph II (1781), les frères bohêmes n'ayant pas été reconnus par l'Etat. « [Le père] inspira de bonne heure à son fils le goût de la lecture et spécialement de la Bible. Notons à ce propos que le protestantisme a donné au pays de Jan Huss trois des principaux restaurateurs de sa nationalité : Paul Schafarik, l'auteur des *Antiquités slaves* ; Kollár, le mystique poète du Panslavisme, et l'historien Palacký ». (*Ibid.*, p. 255.) Les grands-parents maternels de Guizot, les Bonicel, vivaient sur le Mont Lozère, à la limite septentrionale des Cévennes, non loin du Pont-de-Montvert où avait débuté en 1702 la guerre des Camisards.

52. *Revue historique*, 135, 1920, p. 368.

53. « Ernest Denis et son œuvre slave », *Revue de Paris*, 1921, pp. 659-667 [p. 664]. P. Leguay, dans sa notice du *Dictionnaire de Biographie Française*, écrit encore : « Sans doute, il ne déplaisait pas au petit-fils des Camisards d'étudier la grande victime du concile de Constance ». (T. X, 1965, col. 1030.)

Bohême] le conquit d'autant plus aisément que ce jeune huguenot, qui devait à ses origines la passion de la liberté et de la justice, connaissait le long martyre du pays de Jan Hus. [...] C'était ce peuple tragique qui saluait les vaincus de Sedan et qualifiait d'"attentat" la victoire allemande. L'historien Denis n'eut pas de peine à rattacher ce geste à l'attitude de Jan Hus devant le concile de Constance : dans une de ces illuminations qui éclairent des siècles d'histoire, il aperçut les traditions de la Bohême : il crut découvrir aussi ses destinées, et il crut en elles »⁵⁴.

Un dernier disciple de Denis, Etienne Fournol, a tenté de comprendre le tropisme tchèque du maître dans l'introduction au dossier réuni par *Le Monde slave*, en 1925, autour de l'inauguration de la statue à Nîmes. De même que le hussisme est antérieur à la Réforme, qu'il aurait annoncée, sinon préparée, ainsi en est-il de l'albigéisme dans le Languedoc : on tiendrait là, dans ces réminiscences, ces influences même inconscientes, la correspondance ultime au cœur de la vocation de Denis. « L'attrait de l'histoire hussite pour un protestant, c'est en effet assez naturel. On peut suivre la parenté du hussitisme avec la future Réforme, par l'intermédiaire de Wiclef, entre autres intermédiaires ; mais ce cousinage théologique demeure vague. Sans doute il y a une secrète concordance entre toutes les hérésies. Il me semble toutefois que les liens sont plus visibles si l'on remarque que dans le pays de Denis, le pays cévenol, la Réforme du XVI^e siècle ne fut pas un mouvement original. Depuis trois cents années, d'obscurs souvenirs, cruellement étouffés, tourmentaient dans le silence et l'ignorance l'âme de ce peuple. Là avait brillé une civilisation indulgente en des temps trop rudes. Là aussi elle avait succombé sous l'excommunication de Rome, et sous les coups des exécuteurs avides et casqués de la sentence pontificale. Là aussi l'histoire avait été écrite par les seuls vainqueurs. L'hérésie albigeoise, exterminée dans le Midi de la France, avait coulé par des minces filets vers l'Europe centrale, par la Suisse ou par l'Italie, par les Vaudois ou les Cathares. J'aime à penser que de tels souvenirs, à jamais et parfaitement abolis, enterrés aux plus profondes régions des racines humaines, et sans trace visible, conduisaient cependant vers le peuple de Jan Hus le jeune professeur qui cherchait la place de son génie historique. Dans

54. « Lettres inédites d'Ernest Denis », *Revue française de Prague*, 1, 1922, p. 5. Lire aussi, du même, dans la même revue, l'article cité à la note 25.

l'acte intellectuel initial, celui de la vocation, il y a une poussée intime, qui est de l'homme même et qui demeurera de l'ordre intuitif tant que nous n'aurons pas débrouillé fil à fil l'écheveau de l'inconscient. L'historien choisit sa demeure dans le temps comme on installe sa demeure dans l'espace : on décrit un peuple, une époque, un paysage, par des concordances intimes. Parfois, en cherchant à pénétrer la trame secrète et complexe de telles concordances, on tombe sur l'une des grandes routes morales de l'humanité. L'harmonie préétablie entre l'esprit de Denis et le peuple tchègue devait avoir dans le passé de longues résonances historiques⁵⁵ .»

On voit le schème du raisonnement, à partir, du reste, de prémisses historiographiques aussi classiques que contestables (les descendants des cathares seraient passés « naturellement » à la Réforme) : le Languedoc est une autre Bohême, la bataille de Muret (1213) une Montagne Blanche avant la lettre, les rois de France jouant le rôle que tiendront les Habsbourg : bras armé de l'intolérance romaine, et fossoyeurs d'une civilisation reposant sur la liberté de croyance. Denis ne publie-t-il pas sa thèse, *Hus et la guerre des hussites* (1878), au moment où l'un de ses compatriotes du Midi, le pasteur ariégeois Napoléon Peyrat (1809-1881), le « Michelet du Midi », achève son grand œuvre, l'*Histoire des Albigeois* (1870-1882, cinq volumes) ? Pas plus chez Peyrat que chez Denis, certes, n'entre quelque amertume à l'encontre de la France née de la défaite de leur « douce et noble patrie romane » (Peyrat) : tous deux sont des patriotes français passionnés, Peyrat consacrant plusieurs poèmes à la défaite de 1870⁵⁶ qui allait décider de la vocation de Denis. Mais, comme l'avance Fournol, la « résonance » albigeoise, avant même la « concordance » protestante, et en écho avec elle, a pu orienter, secrètement, des choix pourtant rationnellement, voire scientifiquement, explicités. Nous tiendrions ici la clef de la vocation tchéquisante de Denis. Et, au-delà, de deux de ses disciples méridionaux, qui ne sont autres que Fournol (originaire de Saint-Affrique, dans l'Aveyron, d'une famille profondément républicaine, et peut-être protestante) et Essertier. Ce

55. « L'inauguration du monument d'Ernest Denis à Nîmes », *Le Monde slave*, octobre 1925, pp. 120-121. J'ai conservé les mots de Fournol (hussitisme pour hussisme, qu'on lui préfère aujourd'hui ; Wiclef pour Wyclif).

56. Dans le recueil *La grotte d'Azil*, pp. 141-143. Peyrat fait allusion au « Slave Ziska », nom du commandant en chef des troupes hussites au x^v^e siècle, dans son *Histoire des Albigeois*, I, p. XIII.

dernier, qui mériterait une étude approfondie, comme la plupart des premiers slavissants français, semble, bien que né à Lille, appartenir à un des hauts-lieux de refuge vaudois et huguenot, la vallée de Freissinières dans les Hautes-Alpes. L'hommage qui lui est rendu en 1931 par l'historien et romancier Benjamin Vallotton montre en lui un autre Denis : protestant et patriote⁵⁷.

A défaut de témoignage explicite de l'intéressé, celui de son fils Pierre⁵⁸, donne à voir de manière remarquable la synthèse du religieux et du patriotique, du local et du national, du printemps des peuples et de l'automne alsacien-lorrain, qui ont fait la personnalité d'Ernest Denis et expliquent son installation de chercheur en Bohême, dès 1872 :

« Mon père était professeur d'histoire, huguenot, chasseur à pied en 1870-1871 : il parlait volontiers de son grand-père qui avait servi dans les armées de Napoléon et usé ses guêtres sur les routes d'Europe. Devenu vieux, il emmenait mon père enfant au théâtre [...] ; il avait sur la vie un point de vue dramatique et littéraire, qui ne peut coexister avec un fond d'égoïsme, et où je vois la preuve d'une grande noblesse morale à la manière de 1848. Par la voie des aventures de ce vieillard, et à travers le brouillard des ans, l'esprit de liberté farouche des Cévenols s'était perdu, comme un ruisseau dans un grand fleuve, dans le sentiment national français. Après la guerre de 1870,

57. « C'est dans un de ces recoins rocheux, dans le Val de Freissinières étagé entre mille et deux mille mètres d'altitude, où les Vaudois, puis les huguenots persécutés se réfugièrent comme dans une haute forteresse, qu'il me fut donné d'apprendre à connaître vraiment Daniel Essertier. [...] Dans cette vallée de refuge, le huguenot Essertier se sentait à l'aise ; il retrouvait ses origines, ses racines, sa profonde raison d'être. Ce savant, ce méticuleux penché sur les problèmes les plus ardues de la psychologie, de la philosophie, retrouvait sur les hauteurs d'une province aimée son âme d'enfant. [...] [Essertier] disait son amour pour la France, sa volonté de la servir loyalement, de porter au loin le rayonnement de son génie, de sa langue, de sa civilisation raffinée ». (« Dans le Val de Freissinières », *Hommage à Daniel Essertier, La Revue Française de Prague*, octobre 1931, p. 290.) Ce numéro spécial, réuni après la mort accidentelle d'Essertier, s'ouvre sur un témoignage du doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris, le Gardois Raoul Allier, qui ne manque pas de saluer de vibrante manière la mémoire de Denis : « Il s'agissait pour [Essertier] de continuer l'œuvre de notre grand Ernest Denis dont il retrouva partout, là-bas [à Prague], le souvenir aimé. L'attachement de la pensée tchèque à la mémoire d'Ernest Denis est un des plus beaux phénomènes de reconnaissance collective que je connaisse. Ce peuple, que Denis a tant aimé et fidèlement servi, est vraiment grand par ce trait de sa nature. Partout en Bohême, j'ai rencontré cette admiration enthousiaste pour celui qui, au temps lointain de mon enfance, a été pour moi un maître vénéré, puis, à Paris, un collègue passionnément aimé ». (*Ibid.*, p. 208.)

58. Normalien, agrégé de géographie. Sous le pseudonyme de Rauzan, Pierre Denis a rejoint à Londres le colonel de Gaulle.

mon père, à la recherche, dans le domaine qui lui était accessible, d'appuis possibles pour le relèvement politique de la France, et son choix ayant peut-être été guidé par quelques ouvrages de George Sand⁵⁹ que j'ai retrouvés dans la bibliothèque familiale de Nîmes, s'était intéressé à la résurrection du peuple tchèque, à laquelle il consacra [...] le meilleur de ses forces. Ainsi la tradition familiale incorpora quelques siècles de plus et s'étendit jusqu'aux origines de la réforme, et la question des Habsbourg entra dans mon patrimoine »⁶⁰.

1870 : telle est bien, on le sait, la date officielle de la conversion du jeune Denis aux études tchèques. Encore élève de l'Ecole normale supérieure (promotion de 1867, celle d'Aulard et de Faguet), et contre le gré du directeur, il s'engage dans l'armée française. La protestation des députés tchèques, le 8 décembre 1870, contre l'annexion par l'Allemagne de l'Alsace-Lorraine, le « bouleverse », selon le mot de Raoul Allier⁶¹. Lui-même épousera, en 1882, une coreligionnaire, la fille du chimiste strasbourgeois Charles Friedel, co-fondateur de l'Ecole alsacienne à Paris. En novembre 1872, une fois obtenue l'agrégation d'histoire, Denis obtient une bourse de voyage et choisit, contre toute tradition, Prague, où il séjourne durant trois années. Là où ses jeunes aînés, notamment Gabriel Monod, et ses cadets immédiats, optent pour les universités et l'érudition allemandes, importées au sein de l'Ecole pratique des hautes études (1868) et de la *Revue historique* (1876), Denis manifeste des préférences opposées. Revenant de Prague par Francfort, en 1874, il ne cherche qu'à provoquer ses interlocuteurs : « Je me suis amusé à agacer tous les étudiants que j'ai rencontrés en leur disant : "Je ne suis pas allemand, je suis de Prague" »⁶². Le choix de son affectation et de sa thèse, au-delà des correspondances protestantes, est un choix de patriote, contre l'Allemagne, qu'il a combattue physiquement, et qu'il va désormais combattre sans relâche, dans

59. De fait, George Sand, devenue proche du protestantisme, a publié une suite historique, *Consuelo*, *Jean Ziska*, *La Comtesse de Rudolstadt* et *Procope le Grand* (1842-1844), dont l'action se déroule en Bohême : il s'agit d'une idylle entre une comédienne italienne et le jeune châtelain de Rudolstadt, descendant des Podiebrad et dernier disciple de Jan Hus. Contrairement à ce que les manuels de littérature tchèque ont longtemps affirmé, George Sand n'est jamais venue à Prague. Notons que la romancière a également mis en scène des huguenots français, dans *Les beaux messieurs de Bois-Doré*.

60. Pierre Denis, *Les métiers et les jours*, Paris, Julliard, 1951, pp. 30-31.

61. Ami de Denis, protestant gardois et normalien comme lui, professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris (cf. note 57).

62. D. Essertier, « Lettres inédites d'Ernest Denis », art. cit., p. 4.

le domaine historique, par le détour tchèque. On connaît la phrase célèbre de sa préface au livre de Hantich, *Prague* :

« Le cœur brisé d'une douleur que rien n'a pu guérir, j'étais venu chercher chez vous le secret de ces énergies indomptables que des siècles d'épreuve ne découragent ni n'affaiblissent »⁶³.

RELIGIONS ET NATIONS AUTOUR DE LA BOHÈME FIN DE SIÈCLE

Le modèle palacko-masarykien faisait toutefois courir un risque à l'identité tchèque : dans l'Europe centrale d'alors, le protestantisme, c'est le germanisme⁶⁴. Le mouvement *Los von Rom*, aux alentours de 1900, vise précisément à faire revenir au luthéranisme les Allemands de Bohême (massivement catholiques, comme leurs voisins tchèques avec lesquels les relations se détériorent, sous l'effet de nationalismes rivaux) : *Deutschtum* et *Lutherthum* sont confondus par des militants qui prônent la fusion de l'Autriche non slave et du Reich allemand. Masaryk n'esquive pas la difficulté, en citant une thèse défendue par des historiens tchèques catholiques :

« Pour eux [notre Réforme] a été et elle demeure une erreur religieuse et politique, et la catholicisation par les Habsbourg a été la sauvegarde spirituelle et nationale de notre peuple. Les Frères [hussites] et le protestantisme nous auraient germanisés ; la Montagne Blanche a été un bonheur pour nous. [...] Il paraît qu'une fois le chancelier de fer [Bismarck] passa toute une nuit à réfléchir sur la tournure qu'aurait prise l'histoire si les protestants avaient été victorieux à la Montagne Blanche. Peut-être se demanda-t-il alors si la Bohême protestante se serait jointe à la politique de la Prusse protestante contre l'Autriche. L'Autriche serait alors restée une marche insignifiante, et, de la Bohême et grâce à elle, les Allemands auraient dominé le Danube et Berlin-Bagdad à l'aide des Tchèques »⁶⁵.

Masaryk rétorque aux tenants de cette thèse qu'ils « nationalisent » outrancièrement les enjeux religieux de la Montagne blanche, passant ainsi à côté de la philosophie de l'histoire tchèque que nous l'avons vu élaborer⁶⁶. Il a beau jeu d'ajouter que

63. Cité par V. Novotný, *Ernest Denis*, trad. fr., Prague, 1925, p. 7.

64. C'est aussi, sous la forme du calvinisme, la religion des élites magyares, qui dominent sévèrement les Slovaques, avec lesquels Masaryk veut édifier, à partir de la fin du XIX^e siècle, une union tchéco-slovaque.

65. *La résurrection d'un Etat*, op. cit., pp. 473-475.

66. Son commentaire est suffisamment explicite : « Prétendre que la défaite de la Montagne Blanche nous fut profitable est une erreur. Déjà du simple fait que c'est transformer la question religieuse en question nationale, c'est une *captatio benevolentiae*

la Réforme tchèque est autochtone : Hus, et pour cause, ne doit rien à Luther ! Et, comme partout en Europe, elle a valu à la nation tchèque un premier grand écrit en langue nationale, la traduction de la Bible dite de Kralice⁶⁷, que Denis ne manque pas de saluer hautement⁶⁸. Qui plus est, enfin, la Contre-Réforme a été imposée en Bohême, *manu militari*, par une dynastie et des forces étrangères, allemandes : les Habsbourg, ou italiennes : les Jésuites. Ainsi, l'accusation de dénationalisation est purement et simplement retournée contre le catholicisme et la Vienne des Habsbourg, et l'exceptionnalité de l'histoire tchèque une nouvelle fois mise en valeur : « Si la philosophie de notre histoire, telle que l'a conçue Palacký, est juste (et je pense que pour l'essentiel elle l'est), le conflit entre l'Eglise et la culture n'a pas seulement chez nous une importance philosophique et religieuse, comme chez les autres nations, mais il a en outre cette importance nationale spéciale que notre Eglise réformée a été écrasée par une dynastie étrangère avec l'approbation de l'Eglise catholique ⁶⁹ ». Pour reprendre le parallèle avec la France de la Troisième République, on notera que la partie est bien plus facile pour Masaryk que pour les protestants français, qui voient catholiques et nationalistes (ce sont souvent les mêmes hommes) remettre violemment en question leur patriotisme, le protestantisme étant présenté à Paris, surtout depuis 1871, comme une invention, voire une invasion, allemande. Ces attaques expliquent la monumentale entreprise qu'entame à partir de 1899 le pasteur Emile Doumergue : la publication, en 7 volumes in-quarto, d'un *Jean Calvin, les hommes et les choses de son temps*. Sa thèse, réfutée par les historiens d'aujourd'hui, consiste à montrer que la Réforme de langue française ne doit rien à Luther, puisque le *Commentaire des Epîtres de saint Paul*, de Lefèvre d'Etaples, publié en 1512 (avant, donc, 1517 et les « thèses » de Luther), expo-

du patriotisme. Les historiens catholiques qui le font suivent jusqu'à un certain point l'exemple de ceux de nos adversaires qui n'apprécient dans la Réforme que la force nouvelle qu'elle donna au sentiment national. Ni les uns ni les autres ne discernent la nature de la religion et ne comprennent le sens de notre histoire, non plus que celui de l'histoire en général ». (*Ibid.*, pp. 476-477.)

67. L'imprimerie des Frères était située à Kralice, en Moravie.

68. « La bible de Kralice (1579) fixe définitivement la langue et est acceptée même par les jésuites comme le canon du tchèque. De nos jours encore, dit M. Palacký, un maître lui aussi, et un disciple des frères bohêmes, elle est l'étude constante de qui veut écrire purement ». (*Hus et la guerre des Hussites*, op. cit., p. 483.)

69. *La résurrection d'un Etat*, op. cit., p. 479.

serait déjà une authentique doctrine protestante⁷⁰. Une fois encore ainsi, à l'Ouest comme à l'Est du Reich, protestants français et éveilleurs tchèques se retrouvent sur des positions semblables.

Ces positions d'historiographie et de philosophie de l'histoire ont peut-être trouvé une traduction dans le domaine diplomatique. Elles proposent, en effet, une grille de lecture relativement convaincante à l'adresse des élites républicaines françaises. Dans le système d'alliances rivales qui s'installe au début du XX^e siècle, la France est d'un côté, le Reich et l'Autriche-Hongrie de l'autre : or les Tchèques sont soumis à Vienne, et directement confrontés, sur le terrain de la Bohême-Moravie et sur ses frontières septentrionales, aux Allemands. C'est une position importante dès lors qu'ils recherchent le soutien de la France (alors que les Polonais, si chers à l'intelligentsia française depuis les années 1830, ont beaucoup perdu à cet égard depuis l'alliance franco-russe). Le récit palacko-masarykien de l'histoire tchèque fournit un second avantage : son opposition entre réforme tchèque et catholicisme habsbourgeois, dans laquelle, on l'a vu, la réforme ne se réduit aucunement à un hussisme fossilisé, renvoie d'éventuels interlocuteurs français à des éléments fondamentaux de leur culture républicaine : une référence historique (la France révolutionnaire contre l'Autriche monarchique et sa représentante honnie, Marie-Antoinette), et une position idéologique, voire philosophique (démocratie contre absolutisme, anticléricalisme contre cléricalisme). Les choses auraient été bien différentes, certes, si la France de 1914 avait été celle de l'Ordre Moral et de quelque héritier du comte de Chambord, l'exilé de Frohsdorf, en Autriche. Mais la France républicaine a choisi pour doctrine l'anticléricalisme et une laïcité à fortes racines kantienne et protestante ; elle a salué dans Comenius, presque officiellement, un des pères de cette pédagogie à laquelle

70. Cf. sa notice par André Encrevé, in François Laplanche, *Les sciences religieuses*, tome 9 du *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*, Paris, Beauchesne, 1996, pp. 201-202, et Daniel Robert, « Patriotisme et image de la Réforme » in Philippe Joutard (éd.), *Historiographie de la Réforme*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1977, pp. 205-215.

elle a demandé le secret de sa rénovation⁷¹. La part protestante de ses élites peut même prêter une oreille plus attentive encore à Masaryk : on a insisté sur Ernest Denis, qui entre dans la mêlée politique après 1914, il faudrait scruter le rôle de Charles Seignobos⁷², devenu le successeur de Michelet dans la défense des nationalités opprimées d'Europe, ou celui de Louise Weiss, qui publie en 1919, avec une préface d'Edvard Beneš, un vibrant plaidoyer en faveur de la *République tchéco-slovaque*⁷³.

S'agit-il d'apprécier les limites des anticléricaux tchèques ? Masaryk les considère, à la manière de Quinet, comme toujours catholiques dans leur mode de fonctionnement : « En règle générale, notre libéral tchèque est un catholique d'Etat-civil, et, dans les questions religieuses, un parfait illettré. Il est incapable de se représenter la religion hors de son Eglise, de son culte et de sa doctrine, et c'est bien pourquoi il ne comprend pas Palacký ni nos plus grands écrivains ». La hiérarchie des nations selon leur confession dominante ? « Les nations qui ne connurent pas la Réforme ni la différenciation religieuse ont jusqu'à nouvel ordre moins d'importance dans l'histoire que celles qui ont traversé la Réforme et perdu leur unité religieuse et confessionnelle. Nous sommes de celles-ci »⁷⁴. Le problème de la France, quelque grands que soient ce pays et sa littérature ? « Le problème est moral, avant tout moral : en

71. Le *Dictionnaire de pédagogie*, dirigé par Ferdinand Buisson, consacre un assez long article à Comenius, « le plus grand pédagogue des temps antérieurs à Pestalozzi » (1^{re} partie, tome premier, Paris, Hachette, 1882, pp. 421-427). Les trois parties de la notice sont signées par des protestants, Buisson et deux Suisses. Elles font longuement le récit d'une vie marquée par la persécution, la clandestinité et l'exil, et rappellent que la *Didactica magna*, le grand traité pédagogique en langue tchèque, terminé en 1632, ne fut retrouvé qu'en 1841 et publié en 1849 par la Société du Musée de Bohême, le quartier général de la Renaissance nationale. L'article annonçait la prochaine parution d'une biographie de Comenius par Emile Frédéric Rieder, le directeur de l'Ecole alsacienne (on sait que, par son mariage, Denis est un proche de cette institution), mais le catalogue des imprimés de la Bibliothèque nationale signale seulement, sous son nom, *Comenius, ou le Réalisme dans l'enseignement*, Strasbourg, 1867, 23 p. (discours prononcé à une distribution de prix).

72. Seignobos, professeur à la Sorbonne comme Denis, est un grand spécialiste militant, au début du xx^e siècle, de la cause des nationalités en Europe. Il dirige, notamment, en 1913, l'ouvrage *Les Aspirations autonomistes en Europe* paru à Paris chez Alcan. Mais ses liens — qui ne semblent pas avoir été très étroits — avec Denis et Masaryk ou Beneš, sont mal connus.

73. Paris, Payot.

74. *La Résurrection d'un Etat*, op. cit., pp. 473 et 478.

France, la Révolution contre l'ancien régime — au fond duquel il y a en dernière analyse le catholicisme —, dégénère en un naturisme et un sexualisme exagérés, et ce sexualisme malsain est signe de décadence. C'est dans cette décadence que je vois le grand problème de la France, mais aussi celui des autres nations catholiques, et, en général, des temps modernes. [...] Le Français revient au fétichisme et cherche son salut dans le rajeunissement d'une vieille religion, l'Anglais, ou plutôt l'Écossais, échappe à son propre scepticisme par la morale de l'humanité (non pas, comme Comte, par la religion de l'humanité). L'un catholique, l'autre protestant⁷⁵. » C'est bien un regard « protestant » que Masaryk porte sur son temps et ses problèmes politiques et moraux⁷⁶. Et ce regard est étonnamment proche de celui d'un certain nombre d'intellectuels et de dirigeants français de la Troisième République. Le rapprochement des affaires Hilsner (1895) et Dreyfus montre aussi que l'on a affaire au même type d'hommes et d'interventions dans le débat public : d'esprit profondément dreyfusard.

Dans quelle mesure un tel axe intellectuel, Palacký-Denis-Masaryk, a-t-il influé sur les destinées de la Bohême et l'appui que la France lui a apporté au cours et à la fin de la Première Guerre Mondiale ? Il serait présomptueux de prétendre apporter une réponse à une question aussi délicate. On sait que Denis s'est engagé dans une action politique directe au cours de la Première Guerre mondiale : il s'est entremis pour Masaryk auprès de responsables français ; il a créé et dirigé, avant de le céder aux Tchèques, le périodique *La Nation tchèque*, qui a publié des textes d'une grande importance symbolique ou idéologique. Citons simplement la conférence prononcée par Masaryk à Londres, pour l'inauguration de l'Institut slave : « Problème des petites nations dans la crise eu-

75. *Ibid.*, pp. 117-120. Masaryk vient d'écrire : « Par son ascétisme et son idéal de célibat, le catholicisme attire trop l'attention sur le sexe et en exagère l'importance dès la plus tendre enfance. C'est à cette éducation catholique que j'attribue les préoccupations sexuelles de la littérature française et, en cela, la France est représentative. [...] Ce romantisme sexuel n'existe pas chez les peuples et les écrivains protestants, non plus que ce goût particulier du blasphème » (p. 116).

76. Sur Masaryk et la France, on peut se reporter à deux études : André Cabanis, « Image de la France chez Thomas Masaryk : éléments de réflexion » ; Alexandre Ort et Serge Regourd (éd.), *Le rôle de la France dans la création de l'État tchécoslovaque (1918)*, Toulouse, Presses de l'IEP de Toulouse, 1994, pp. 77-85 ; et Vladimir Peska, « La France dans la formation intellectuelle de Masaryk », in *Thomas Garrigue Masaryk Européen et humaniste*, op. cit., pp. 215-231.

ropéenne actuelle⁷⁷», ou le long plaidoyer de Denis pour le cinquantième anniversaire du martyr de Jan Hus (*supra*). Le jour même du 6 juillet 1915, Denis et Masaryk prennent la parole à Genève, dans la salle de la Réformation, au cours d'une cérémonie commémorative « dont la presse "impériale et royale" viennoise a pu dire que ce fut, de la part des Tchèques, "la première déclaration de guerre à l'Autriche", et dont il est bien permis de dire aujourd'hui que ce fut la première manifestation politique du mouvement d'indépendance tchécoslovaque⁷⁸ ». Denis double cette œuvre de presse de la publication d'ouvrages de combat (*Les Slovaques, La grande Serbie*⁷⁹). La jeune Tchécoslovaquie lui a par la suite manifesté une très grande reconnaissance, tout au long des années 1920, avec le point d'orgue, en 1925, de l'inauguration d'une statue à Nîmes ; Charles Maurras, à sa manière, a marqué l'importance de son œuvre : « La passion hussite des antiromains, la passion bohémienne, régnait sans partage dans le cœur et l'esprit d'Ernest Denis. L'effondrement de la monarchie catholique était pour lui, si j'ose dire, pain bénit. Mais comment les fantaisies politico-religieuses d'Ernest Denis ont-elles tout emporté ? »⁸⁰.

L'oubli est tombé ensuite sur l'historien, à Prague (où l'Institut qui porte son nom est fermé par les autorités communistes en 1951) comme à Paris ou dans sa ville natale. Les historiens actuels tendent en outre à minorer fortement le rôle politique de Denis, tenu pour une mythification, en dehors de sa sphère propre des études historiques⁸¹ — mais l'on sait la place essentielle que l'histoire occupe dans la jeunesse des nations, ou des nationalismes. A

77. 1^{er} novembre 1915, pp. 199-205.

78. P.-C. Toureille, *Les Protestants de l'Europe centrale*, op. cit., p. 16.

79. *La question d'Autriche. Les slovaques et La grande Serbie*, tous deux parus chez Delagrave, en 1917 et 1919.

80. *L'Action française*, 4 octobre 1925, repris in Charles Maurras, *Dictionnaire critique*, tome I, pp. 351-352.

81. Cf. B. Michel, « Le rôle d'Ernest Denis et du journal *La nation tchèque* dans la naissance de la Tchécoslovaquie », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 169, 1993, pp. 17-25. B. Ferenčuhová, « Les slavissants français et le mouvement tchécoslovaque à l'étranger au cours de la première guerre mondiale », *ibid.*, pp. 27-36. J. Charue, « Les slavistes français et l'Autriche-Hongrie de 1867 à 1918 », *Etudes danubiennes*, VI/2, 1990, pp. 125-138.

l'opposé de leur prudence, on peut citer la thèse que défend, avec une outrance qui affaiblit un livre par ailleurs important, François Fejtö dans son *Histoire de la destruction de l'Autriche-Hongrie*⁸² : l'historien y conclut à une sorte de collusion, pour ne pas dire de complot, entre Masaryk, puis Beneš, le franc-maçon, et les élites républicaines d'après l'Affaire Dreyfus. Habile et insistant travail d'influence chez ces « deux génies de la propagande » (Fejtö) : c'est plus probable qu'un véritable complot. Sans doute aussi faut-il revenir, et telle était l'ambition de cet article, à la question de ces correspondances, qui puisent dans des références intimes, pas toujours conscientes ou critiquées. Des Hussites aux Camisards (pour ne rien dire des Albigeois), de la Montagne blanche à la Révocation de l'édit de Nantes, de Comenius à Pierre Bayle : seules des marques culturelles propres à un huguenot français, et semblant calquer celles des Tchèques (tout au moins de l'histoire des Tchèques telle que le protestant Palacký l'a écrite), ont pu mener un jeune normalien à consacrer sa vie à Hus et à la Bohême. En lui comme en Palacký, la mémoire orale d'une minorité à l'histoire difficile a pu se muer en récit presque officiel d'une histoire nationale — la scientificité du propos se laissant trouer, pour le meilleur ou le pire, par des pulsions de colère à l'encontre des bourreaux, et de tendresse à l'égard des réprouvés de jadis, désormais proclamés Pères à la face du monde.

On savait le nationalisme puissamment marqué par de l'impensé : mais, dans le cas tchèque, mémoire et histoire ont trouvé avec Masaryk le secours d'une philosophie prétendant penser les continuités et les renouveaux, les ordonnant autour de l'idée de Réforme, et, par la religion comme par la nation, visant à l'universel, « selon l'esprit de l'Évangile et l'esprit de la Révolution française » (Denis). Et si, aujourd'hui, après que la dictature communiste a compromis (durablement ?) à son profit la référence hussite, c'est le catholicisme qui semble animé par un tel esprit en République tchèque, il n'est pas interdit d'y voir respirer encore, chez Václav

82. *Requiem pour un empire défunt. Histoire de la destruction de l'Autriche-Hongrie*, rééd. Paris, Le Seuil, 1993. Voir la quatrième partie.

Havel en particulier⁸³, l'exigence éthique propre à Palacký, à Denis, à Masaryk, comme jadis à Comenius et à Jan Hus.

*Université Toulouse-Le Mirail,
UFR d'Histoire - Mémoires,
identités, représentations, histoire
comparée de l'Europe (MIRHEC)*

ZUZAMMENFASSUNG

Mehrere der großen Persönlichkeiten der tschechischen Nationalbewegung des 19. Jahrhunderts sind Protestanten; Kollar, Safarik und Palacky entstammen protestantischen Familien, Masaryk war konvertiert, während die überwiegende Mehrheit der Tschechen der katholischen Kirche angehörte. Was den Franzosen Ernest Denis betrifft, der neben Palacky der zweite tschechische Nationalhistoriker wurde, so war es ebenfalls der über den verletzten Patriotismus den Deutschen gegenüber (1870) hinausgehende Protestantismus, der ihn dazu bewog, sein ganzes Forscherleben der Nation von Jan Hus und Comenius zu widmen. Palacky, Denis, Masaryk : sowohl die beiden Historiker als auch der Philosoph haben dem "Hussismus" einen zentralen Platz bei der tschechischen Nationalidentität eingeräumt. Wurden hierbei das Religiöse und Nationale miteinander verwechselt? Der Artikel

83. C'est la conclusion de Marie-Elisabeth Ducreux dans son article, cité note 5 : elle y fait du catholique Havel l'« héritier de Masaryk » (p. 125). Havel a rendu publiquement hommage à Comenius en ouvrant la conférence internationale « L'héritage de Jan Ámos Komenský et l'éducation de l'homme pour le XXI^e siècle », tenue à Prague en mars 1992 : « Je crois que l'œuvre de Comenius est celle d'un homme qui a beaucoup souffert des cruautés de son temps. Son œuvre est une sorte de quête d'espoir, pour lui et pour le monde, dans la période d'incertitude où il vivait. Je suis persuadé que l'espoir pour notre civilisation revêt des couleurs identiques à celui de Comenius. [...] Les pensées de Comenius sont universelles, aujourd'hui nous pourrions même dire globales. Elles étaient œcuméniques et, de ce fait, pluralistes. Comenius aspirait à l'harmonie, à l'entente, au dialogue et à la solution pacifique des conflits ». (*L'angoisse de la liberté*, La Tour d'Aigues, L'Aube/poche, 1995, p. 224.) Sur l'actualité religieuse en République tchèque, et ses implications sur l'identité nationale, voir aussi le bref article — favorable à la synthèse palackienne — d'Hélène Bourgois, « Mémoire protestante et identité nationale : une canonisation contestée, venue rappeler le cas très particulier des Tchèques », *Passages*, juillet-août 1995, pp. 57-58. Il s'agit de la canonisation (contestée), par Jean-Paul II, de Jan Sarkander, prêtre de la Contre-Réforme mort sous la torture en 1620.

bemüht sich, diese Identitätsneufindung zu durchleuchten, das Interesse des aus Nîmes in Südfrankreich kommenden Denis für Böhmen zu zeigen und die eventuellen politischen und diplomatischen Folgen dieses Modells zu zeigen, gerade zu dem Zeitpunkt, in dem die Doppelmonarchie Österreich-Ungarn in ihren Grundlagen erschüttert wird.

Traduction allemande de Herbert Hartmann

SCHLÜSSELWÖRTER

Böhmen ; Languedoc ; Frankreich ; Deutschland ; Hus ; Palacky ; Denis, ; Masaryk ; Hussismus ; Protestantismus ; Nationalismus (19. Jhdt.) ; Geschichte ; Geschichtsphilosophie (19. Jhdt.).

STRUČNÝ PRĚHLED

Mnohé velké osobnosti českého obozření 19. století jsou protestanti. Kollár, Šafařík a Palacký rodinnou tradicí, Masaryk konverzí, zatímco velká většina česků náleží, ke katolické církvi. Co se týče francouze Ernesta Denise, který se stal druhým českým národním historikem po Palackém, také jeho vede protestantství, více než němcí poražený patriotismus (1870), k zasvěcení vědeckého života národu Jana Husa, Comenia, Palackého a Masaryka : oba dva historikové a filozof umístili rovněž husictví do centra národních české identity. Jejná se o zámá se o záměnu toho, co je náboženské a národní ? Článek se snaží rozluštit tuto rekonstrukci identity, « poměry », které zavedly Denise do Čech eventelní politické a diplomatické následky tohoto modelu ve chvíli rozpadu Rakouska-Uherska.

SLOVA-KLÍČE

Čechy ; Languedoc ; Francie ; Německo ; Hus ; Palacký ; Denis, Masaryk ; husictví ; protestantství ; vlastenectví (19. století) ; dějiny ; historické filosofie.

Traduction tchèque d'Andrea Kuncová